





**Thierry Ferrand**

**GARNIER**

**Et le fantôme de Fourvière**

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10- 227- 0855-5

© Thierry Ferrand

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

## Chapitre 1

### La convocation

Jeudi 10 juin 2010. La matinée était radieuse dans les rues de Paris et la chaleur telle que certains touristes se baignaient dans les fontaines de la ville. Dans ce tumulte, deux hommes marchaient d'un pas pressé. L'un d'eux était le commissaire Garnier, un quinquagénaire débordant d'imagination, un littéraire dans l'âme, comme il aimait à le dire. Il restait incollable sur l'édition de *Tintin* et celle des *Schtroumpfs*, et amateur éclairé des magazines *Pif Gadget* et *Spirou*. De plus, il vouait une admiration sans bornes à l'acteur et comédien Jean Rochefort ; cette dévotion étant d'autant plus grande que sa ressemblance avec le comédien était saisissante. L'homme qui lui emboîtait le pas était l'inspecteur Perron, âgé de trente ans, célibataire lui aussi, flic de la nouvelle génération à l'allure désinvolte. Ils étaient tous deux convoqués au cabinet du ministre de la Défense. Il ne leur fallut qu'une demi-heure pour rejoindre le ministère.

Le faste de la salle d'attente laissa le commissaire Garnier ébahi et admiratif. De hauts meubles en merisier contenaient des vases de porcelaine chinoise, les boiseries étaient dorées à l'or fin ; un imposant

buffet Louis XIV surmonté de marbre blanc aux veines gris clair était là pour accueillir des magazines. Malgré la chaleur qui régnait dans la pièce, le commissaire Garnier garda son pardessus gris clair et son chapeau de feutre noir vissé sur la tête. Cette panoplie l'avait rendu célèbre. Perron, lui, déboutonna sa chemise mauve jusqu'au nombril, laissant entrevoir son torse velu, chose qu'il prétendait être un piège à filles. Garnier, offusqué de son attitude dans un tel lieu, lui donna un coup de coude.

— Perron, cachez ce torse que je ne saurais voir, reboutonnez votre chemise, vous êtes débraillé. De plus, vous n'avez aucune chance avec la secrétaire de la ministre, elle est d'un âge canonique, elle préfère sûrement les géraniums aux orchidées capiteuses.

— Pourquoi cette réflexion, commissaire ?

— Avec votre chemise mauve et vos poils qui en sortent, vous me faites penser à une fleur des tropiques. Mais je suis rassuré, aucune abeille ne viendra vous butiner.

— Ah bon, et pourquoi ça ?

— Votre haleine ! Vous n'avez pas dû sucer des glaçons, hier soir. Un simple éternuement et vous éradiquez tous les insectes du bâtiment.

Perron sourit à ces propos tout en passant sa main devant sa bouche pour vérifier son haleine ; il la retira aussitôt, constatant les vapeurs d'alcool qui en émanaient. Le bourdonnement à peine audible de l'Interphone reliant la secrétaire au ministre retentit.

La secrétaire se leva ; malgré la cinquantaine bien affichée, elle possédait une silhouette de jeune femme alerte à la plastique irréprochable. Les deux acolytes se regardèrent et Perron glissa quelques mots à l'oreille de Garnier avec un sourire narquois :

— C'est dans les vieilles marmites que l'on fait les meilleures soupes !

— Croyez-vous ? J'ai une confidence à vous faire : je voudrais être réincarné en poêle à frire.

— Curieuse idée... Mais pour quelle raison ?

— Eh bien, pour être pris par la queue par les ménagères.

La secrétaire les conduisit devant une haute porte à double battant aux sculptures dorées à l'or fin. Elle frappa énergiquement à la porte et l'ouvrit tout en indiquant aux deux hommes le bureau de la ministre. Les présentations furent brèves. La ministre passa aussitôt au vif du sujet en précisant que son temps lui était précieux. Perron promena son regard sur les murs, ses yeux bleus et vitrifiés par l'alcool balayèrent la pièce. Le portrait du nouveau président de la République, François Hollande, trônait en bonne place au-dessus du bureau de la ministre de la Défense. À chaque changement de président de la République française, le cadre rétrécissait, ce que constata Perron en apercevant les traces laissées sur le mur ; sans doute un signe d'économies et de restriction. Perron sortit soudain de son état de léthargie lorsque la ministre proposa aux deux hommes une boîte de cigares. Garnier ne put résister, fumer un bon cigare venu de

La Havane et servi par une ministre semblait pour lui le comble de la réussite. Garnier souleva le couvercle de la boîte de cigares tout en y plongeant la main et en retira un cookie au chocolat. Perron réprima un sourire, sachant que Garnier détestait ça. Garnier fit malgré tout mine de ne pas s'en offusquer et grignota son biscuit du bout des doigts avec toute la grâce qui le caractérisait, tout en écoutant les propos de son interlocutrice. La ministre était une femme qui ne manquait pas de charme, une lionne à la grande crinière brune, une main de fer dans un gant de velours, l'autorité et la féminité réunies, un cocktail détonant pour Garnier. Devant elle se trouvait un dossier gris marqué « Secret Défense ». Elle l'ouvrit et le lut tout en se caressant le menton, signe d'une intense réflexion, puis elle s'adressa aux deux hommes :

— Voilà, votre dernière enquête sur le « Mystère de Gerland » a été une vraie réussite – les frais de service un peu moins, vous n'avez pas fait ripaille dans des cantines ouvrières.

Après une longue leçon de morale sur les économies gouvernementales, la ministre referma le dossier puis se saisit d'une télécommande ; un rétroprojecteur sortit d'un petit meuble et projeta des images contre un pan de mur blanc prévu à cet effet. Perron et Garnier étaient interloqués par toute cette technologie. La ministre usa de sa télécommande avec dextérité, fermant puis ouvrant les volets roulants ; l'éclairage lui aussi lui obéissait au doigt et à l'œil.

Tout à coup, un voyant rouge clignota sur la télécommande. La belle apprentie sorcière expliqua à ses invités qu'elle venait de mettre la commande de climatisation HS. Il ne fallut que quelques secondes pour que le froid s'installe dans le cabinet. La ministre, non surprise par cet incident, se dirigea vers un placard et en tira un anorak et un bonnet qu'elle enfila. Elle reprit ses propos concernant la nouvelle affaire qu'ils auraient à résoudre. Une affaire troublante. Elle expliqua alors que tout avait commencé par le lancement d'un nouveau satellite, le satellite européen « Apache », capable de détecter toute forme d'énergie sur la planète. Après quelques explications sur son fonctionnement, elle exposa le but de leur convocation.

— Pour simplifier, les zones en rouge illustrent des activités électromagnétiques. Les plus accentuées représentent, comme ici, la centrale électrique de Pierrelatte. Là, en moins clair, celle de Marcoule. Comme vous pouvez le constater, la périphérie de Paris est constellée de points rouges, ce qui représente les industries parisiennes en périphérie.

Garnier et Perron écoutèrent avec le plus grand intérêt leur oratrice, comme auraient pu le faire deux enfants sages. Elle en vint au fait : deux taches rouges figuraient sur la photo satellite, dont la cause était inexpliquée. L'une sur la basilique de Fourvière à Lyon et l'autre sur la ferme d'un petit village non loin de Bourg-en-Bresse, un village du nom de Montcet. Deux taches dont aucune activité nucléaire ou industrielle ne justifiait la présence.

Garnier réfléchit longuement tout en reboutonnant le col de son pardessus. La fraîcheur dans le cabinet avait fait place à la froideur. La climatisation s'était emballée, le petit nid douillet était devenu une chambre froide. Perron était quant à lui recroquevillé sur lui-même. Soudain, un vase éclata sous la pression de l'eau devenue glace. Garnier n'était nullement incommodé, son pardessus le protégeait du froid. Il adressa à Perron un regard ironique.

— Vous voyez, Perron, votre tenue débraillée ne vous est d'aucun secours. Heureusement que votre soirée de débauche vous a alcoolisé le sang. Le vieux remède pour que les radiateurs de voiture n'éclatent pas en hiver était d'ajouter de l'alcool à brûler dans l'eau.

— Merci de la comparaison.

— Mais de rien !

Perron ne prit pas ombrage de cette remarque, le commissaire avait un humour brut de décoffrage. Il jeta un regard sur les carreaux de la fenêtre recouverts de givre. Pour revenir à l'affaire qui les avait conduits ici, il questionna ensuite la ministre sur les habitants de la ferme du petit village de l'Ain ainsi que sur la basilique de Fourvière, mais les informations qu'elle détenait étaient minces. En ce qui concernait la ferme, elle appartenait à un couple de fermiers à la retraite, Paul et Claudette Ducard, casier judiciaire vierge, des fermiers sans problèmes. La ministre ne possédait pas plus d'informations sur la basilique de Fourvière. Elle les congédia, prétextant un rendez-

vous express avec le président de la République. Garnier, se tenant le visage entre les mains, se leva de son fauteuil comme un diable sortant de sa boîte tout en saluant la ministre. Perron l'imita, saisissant l'occasion qui lui était offerte de quitter au plus vite le cabinet glacial. Lorsqu'ils furent sortis de l'immeuble, les deux hommes discutèrent de l'enquête à venir.

— Perron, que pensez-vous de tout cela ?

— En premier lieu, la ministre, on ne peut pas dire qu'elle ne nous ait fait ni chaud ni froid. Pour le reste, on y verra plus clair en nous rendant sur place.

— Perron ! Préparez vos affaires, on lève l'ancre demain matin. Je passe vous prendre à 5 heures. Pour une fois, faites une exception, ne sortez pas ce soir ; une soupe, un suppo et au lit de bonne heure.

À Paris, à 5 heures, les rues étaient désertes, c'est pourquoi Garnier avait choisi cette heure-là pour quitter la ville, afin de ne pas être confronté à la circulation. Le jour pointait son nez, les néons, astres de la nuit, éblouissaient les rues de la capitale. Seul le ronron de la R16 de Garnier le tenait en éveil. Il vouait un véritable culte à son automobile, une pièce de musée, puisqu'un soir elle avait servi de taxi à Bernard Pivot. Depuis ce jour, il n'avait pu s'en séparer. Elle en était à son troisième moteur, à son septième embrayage, mais le fait était là : elle roulait encore.

Dans une rue du quartier Saint-Denis, Garnier distingua la silhouette de Perron. Il se gara aussitôt sur le bas-côté, renversant une poubelle sur son passage.

— Commissaire, heureusement que vous ne pilotez pas une navette spatiale.

— Perron, comme l'aurait dit Audiard, si on mettait tous les cons en orbite, vous n'auriez pas fini de tourner.

Les deux hommes échangèrent quelques phrases bien senties, puis le commissaire reprit sa route en direction de la porte d'Orléans où il rejoignit le périphérique qui le conduisit à l'autoroute du Soleil. La route était longue, 5 heures pour atteindre Lyon. Perron en profita pour piquer un somme. Il fut réveillé brutalement par Garnier qui, pour le sortir de son sommeil, avait confectionné un porte-voix à l'aide d'une feuille de papier qu'il avait roulée en forme de cône.

— Arrivée en gare d'Auxerre, tout le monde descend ! Correspondance pour Nancy, Metz, quai numéro 5 !

— Comment ! Où suis-je ?

Perron se frotta les yeux tout en maudissant le commissaire pour ce réveil brutal. La lumière du jour avait envahi l'aire de repos de l'autoroute. Garnier déploya une petite table de camping et la recouvrit de victuailles en tout genre. Les deux acolytes n'étaient pas seuls, une armada de vacanciers les imitait. Une ambiance bon enfant régnait dans cet endroit de

villégiature. Les vacances rendaient les gens heureux, ils en oubliaient leurs soucis de la vie active, pensait Perron. Faudrait-il que les gens soient toujours en vacances pour qu'il n'y ait plus de guerres ? Cette réflexion lui effleura l'esprit. Garnier étala sur une large tranche de pain des rillettes du Mans, puis sortit d'une glacière rouge deux verres et une bouteille de Château Lafitte.

— Perron, vous allez bien m'accompagner ? Un Château Lafitte, vous ne pouvez résister à l'appel des sirènes, ça ne se refuse pas.

— Un doigt, pas plus. Moi, le matin, c'est café et tartine de beurre et de confiture.

— Mon Dieu, mon Dieu ! Vous êtes d'un banal, Perron ! Regardez la luminosité de ce vin : il a les yeux d'une femme amoureuse, les senteurs d'un chemin boisé, enchanté d'une note de cœur de parfum de rose. Je vois la sueur du vigneron se tuant au dur labeur se mêler aux larmes d'une femme qui enfante, la douceur d'un matin d'avril perlé de rosé.

— Oui, oui, mais bon, il faudra m'expliquer un jour comment vous faites tenir tout ça dans un verre.

— La poésie, Perron, la poésie. Avec elle, on mettrait Paris en bouteille.

Les deux compères ne passaient pas inaperçus. Perron amusait des enfants et surtout leur maman assis près d'eux en leur faisant le lapin ; ses mains s'agitaient au-dessus de ses oreilles, il couinait en se creusant les joues. Il cessa ses pitreries lorsque le père

- un grand gaillard de deux mètres - rejoignit sa petite famille. La jeune maman lança un clin d'œil à Perron et celui-ci ne put résister à faire une fois de plus le lapinousse en gesticulant. Le père se retourna et foudroya du regard Perron qui, mal à l'aise, fit semblant de se recoiffer. Garnier semblait imperturbable face à tout ce qui se passait autour de lui ; il était parti dans ses rêveries campagnardes. La jeune mère leva soudain les bras au ciel en s'exclamant :

— Mon Dieu, j'ai oublié les provisions !

Garnier, souriant, lui proposa du pain et de la confiture. Perron, pour se faire pardonner ses pitreries, tartina lui-même les tranches de pain avec de la confiture qu'il trouva à l'intérieur du coffre de la R16. Garnier lui suggéra un pot de confiture à la myrtille, une fabrication maison de sa tante de Clermont-Ferrand. Visiblement comblés, les enfants y revinrent à trois fois. Les enfants repus, les parents remercièrent les deux hommes de leur geste puis reprirent la route.

Garnier et Perron, repus eux aussi, remballèrent le tout. Garnier semblait heureux du succès des confitures de sa tante.

— Vous voyez, quand les choses sont faites avec amour...

— Votre tante a un talent certain, mais comment fait-elle pour mettre des confitures en boîte ?

Garnier se figea, les yeux exorbités. Par ignorance, Perron avait tartiné le pain des enfants de caviar, une

boîte de 500 grammes que Garnier devait remettre au lieutenant Louant, un ami de Lyon, caviar qu'il avait acquis au marché noir pour une somme démentielle. Perron comprit aussitôt son impair lorsqu'il aperçut l'étiquette de la boîte dans la poubelle – « Caviar Poustarov ».

— Perron, vous me la copierez celle-là, vous avez fait des tartines de caviar à des chiards incapables de faire la différence entre du Benco et du Nesquik ! Ah, il est gentil le lapinousse, le Bugs Bunny des aires de repos. Quoi de neuf, docteur ? Quoi de neuf, docteur ? Ah, il pouvait le remercier, les parents : à 40 euros la tartine !

Garnier était fou de rage. Comme par miracle, une magnifique Allemande, belle femme blonde et plantureuse, s'avança vers lui. La ressemblance du commissaire avec Jean Rochefort était troublante au point que les gens lui demandaient des autographes, matière dans laquelle il excellait, satisfaisant ainsi son égoïsme. La jeune femme ne tarit pas d'éloges sur le commissaire, allant même jusqu'à le trouver plus beau qu'au cinéma. La colère de Garnier laissa place à une profonde plénitude. Quelques minutes après la signature de l'autographe, les deux hommes regagnèrent la voiture.

Perron persuada le commissaire d'offrir les pots de confiture de myrtilles au lieutenant Louant ; des confitures faites avec amour ne pouvaient avoir de prix, le lieutenant y gagnerait au change... Puis les deux policiers, tout en rangeant les victuailles,